L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS

Bureaux 72 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLEANS:

MERCREDI MATIN, 31 JUILLET.

FEUILLETON.

LES CORBEAUX

DU GÉVAUDAN.

PAR A. DE PONTMARTIN.

DEUXIEME PARTIE.

II.

A dater de ce moment, la bizarre popularité de Suzanne n'eut plus de bornes : c'était à qui l'inviterait à déjeuner dans une ferme, à goûter dans une autre ; à qui lui indiquerait ou lui apporterait les plus jolies fleurs pour composer ses bouquets : car on s'aperçut bientôt que c'était là son occupation favorite.

Même, on ne tarda pas à savoir qu'elle y attachait une idée de commerce et de bénéfice. Cette nouvelle singularité excita de grands commentaires : « Pauvre enfant! disait on; elle veut avoir son petit *magot* ; ... qu'en fera-t-elle ? »

Et autres pensaient qu'au milieu de sa folie elle ne perdait pas le souvenir de Jacques, et qu'elle voulait, avec une tenacité de *fidélité*, amasser quelques écus ou quelques pièces de monnaie blanche pour les lui envoyer. Mais non : le temps passait ; on interrogea la directrice du bureau de poste de Villefort, vieille ville curieuse et babillarde : on en parla à M. d'Estérac, et l'un aussi bien que l'autre assurèrent que Suzanne gardait tout et n'envoyait rien.

— Au fait, dit on alors, comment supposer qu'elle puise her ces deux lieues : vendre des bouquets et en adresser l'argent à Jacques? Non, elle *fait pis* : elle cette monnaie comme les enfants ..... Voilà tout..... Pauvre folle ! .....

Dans cette vie errante, placée en dehors de la loi coutumière, on remarqua qu'elle mettait une regularité machinale. Tous les samedis, elle passait en journée dans les champs et elle faisait ses moissons. Un flemmite de profession n'aurait pas mieux choisi. Elle savait on crossaient les plus beaux épis, ou elle trouverait les plus jolies variétés de myrtilles, de muguets, de paquerettes et de renoncules sauvages. Souvent on la voyait sauter à travers les rochers, légère comme une biche, gracieuse comme un sylphide, pour cueillir une branche de violier, une tige de rhododendrum ou de digitale.

Quand elle se glissait ainsi, agile et hardie, sur une crête comme qui surplombait un ravin profond, il semblait à ceux qui la regardaient d'en bas, qu'elle était suspendue sur l'abîme et retenue par quelque invisible puissance. Elle leur donnait le vertige qu'elle n'éprouvait pas. Ce n'était plus alors une femme, mais un ange, et des fréquentes épaules achevaient de lui donner un caractère d'apparition immatérielle et fantastique.

— Ah! la malheureuse! si elle avait son bon sens, elle se serait déjà brisée en mille pièces, disaient ces montagnards

— N'avez pas peur pour l'*esprit* la protége! répliquaient les femmes.

Avec ces fleurs qu'elle délaignées sans doute une conquête de Paris, Suzanne formait des bouquets charmants, quelques-uns comme de rustiques poèmes dont une divinité champêtre lui eut révélé le rhythme et les secrets. Le dimanche, habillée de son mieux, mais toujours en noir, elle allait, soit dans les maisons de campagne des environs, soit à Villefort, sur la place de l'église, elle offrait aux belles dames du pays ces bouquets coquettement rangés dans une petite corbeille. Quelquefois même, quand la recette avait été bonne, quand elle avait rapporté de ses excursions quelque rare et splendide échantillon de la Flore des Cévennes, elle se faisait, pour quelque soue, conduire jusqu'à Meudre dans la classique patache, et elle réussissait à obtenir le chiffre ordinaire de ses modestes recettes.

Bientôt ce fut une mode. Le détail des périlleuses et pittoresques promenades de Suzanne à la recherche de ses fleurs était remonté de la campagne à la ville. Des journalistes l'avaient recueilli à leurs maîtres, des fermiers à leurs propriétaires. Des chasseurs de la ville, qui avaient rencontré la jeune fille et pourvoyant une compagnie de perdrix, étaient empressés de décrire ses costumes *accroant*. Le bruit recueilli aux nids. La douce folie de Suzanne était rendue intéressante, quand même la cause de cette folie n'était pas de dépeindre sur le sujet de toutes les conversations. Qualifiée d'abord d'héroïne de roman, la jeune fille était maintenant traitée comme une pure et innocente victime de l'amour.

Toutes les élégantes filles d'Ève, qui avaient assisté au procès de Jacques, et qui, ce jouin, n'avaient cédé peut être qu'à une curiosité banale, étaient à présent attendries. Elles admiraient Suzanne pour sa beauté, pour les beaux exemples qu'elle donnait à tous les maîtres d'un amour malheureux ; elles souffraient presque de ce que la pauvre enfant avait souffert. Le roman qui s'obstinait à vivre dans cette tête, que avaient, se continuait de lors sous une forme gracieuse et poétique, et parlait le langage des fleurs. On s'arrachait donc les bouquets de Suzanne ; on essayait, naïvement, de la faire causer, et celle la est cité bien heureuse et bien fière, qui était éveillé en elle un éclair de raison.

M. Lambron, le substitut, que les lauriers ursinaires de M. Faverny avaient relégué dans l'ombre, n'était naturellement mis à la tête des citadins lettrés, admirateurs de Suzanne. Il se tenait au courant des nouvelles littéraires, et tout récemment, il venait de recevoir de Paris la traduction de *Faust*, que les Parisiens éjouissement peu et que les Lorrains ne connaissaient pas. Il prêta l'œuvre de Gœthe au fils aîné qui lui semblerait capables d'essayer de la comprendre.

Lorsque les mythes ou symboles cachés dans les personnages de Faust et de Méphistophélès furent pénétrés d'emblée par ces nouvelles lectrices, ce serait s'aventurer un peu ; mais tout comprirent Marguerite, et, au bout de quinze jours, Marguerite, pour elles, s'appela Suzanne. Elles oublièrent les différences pour ne songer qu'aux similitudes. Suzanne devint une Marguerite brune, rêveuse pure, mais entreprise dans un étrange mystère dont les puissances diaboliques tenaient peut-être la clef. Les compagnonnes entre l'heroïne du drame allemand et celle de l'obscure tragédie de Mercoire, ajoutèrent encore à la vogue de Suzanne.

Le dimanche suivant, comme il allait avait voulu justifier ce parallèle dont elle ne se doutait guère, Suzanne vint à la cathédrale, à la messe où se réunissait tout le beau monde. Elle avait laissé ses bouquets dans une maison amie, elle entra dans l'église, sans voir et sans regarder personne, trempa ses doigts dans le bénitier, se signa pieusement, puis se dirigea vers une chapelle latérale où on la vit s'agenouiller. Soit hasard, soit que la poésie naturelle et vraie parlât partout le même langage, elle offrit alors aux regards curieux un tableau tellement mystique, qui est facile de se représenter en lisant la scène analogue dans *Faust* et qu'Eugène Delacroix a retracée dans un de ses merveilleux dessins.

Madame Belvale, la femme du receveur, poussa le coude sans vergogne de son mari, du cœur de fusil Suzanne agenouillée. Bientôt tous les yeux se fixèrent sur elle, — on sait que le beau monde est généralement le plus mesdisant et le plus curieux. — C'est bien Marguerite! disait on. On était convaincu que Suzanne, une fois à l'église, une fois en présence de Dieu, retrouvait en quelque sorte les pensées intellectuelles et redevenait capable de prier

Une heure après, des groupes appartenant aux différentes classes de la société stationnaient sur la place de l'Église Suzanne passa sans jeter ni prendre garde aux paroles de sympathie, aux témoignages affectueux qui lui demandaient qu'il lui serait de cortége. Elle n'avait pas l'air de reconnaître les jeunes filles qui lui sourriaient avec amitié en levaient doucement les yeux au ciel, pour implorer sa miséricorde en faveur de la pauvre *innocente*. Elle semblait seulement remarquer, comme toutes les personnes qui ne voient rien de plus fâcheux que les meilleures pratiques rendant le moment favorable à la vente de ses bouquets. Elle alla les chercher ; quand elle revint, la place était presque vide.

Le groupe des beaux messieurs et des belles dames, sur l'invitation de la femme du préfet, était parti dans des sens différents de la préfecture. On voulait tenter une épreuve.

Un domestique reçut l'ordre d'aller chercher Suzanne : elle arriva, et ses bouquets enlevés en un clin d'œil, furent libéralement payés. Tous ou lui parla de Jacques, on lui demanda si elle n'avait pas vu le voir. Elle répondit par une réelle de rire, un rire hébété, surtout, qui faillit convaincre tout le monde.

En ce moment, M. Antony Faverney entra dans le salon. Il avait reçu l'avant-veille sa nomination d'avocat général à Rouen, et il venait prendre congé. Remarquons, en passant, que sion de douceur et de bonté. C'était une de ces femmes, comme vous en avez certainement rencontré dans le monde. On commence par les regarder à peine, et d'un coté distrait, surtout si l'attention est occupée par quelque beauté à la mode.

Mais qu'un hasard nous rapproche d'elles ; qu'il nous soyons dans un de ces moments de tristesse où les délicatesses de l'âme nous sont plus précieuses au plaisir des yeux et aux biens périssables au plaisir des yeux et aux agréments de l'esprit ; nous ne tardons pas à voir cette figure qui nous avait peu impressionnés, s'éclairer d'une lumière intérieure dont elle nous communique la chaleur et le reflet. Nous sapirons auprès d'elle un parfum d'honnêteté qui ne nous enivre pas, mais nous pénètre, une sensation d'apaisement qui nous repose des fatigues et des misères de la vie. Elle n'était pas belle, mais elle nous plaît,